

LE THEATRE

Saül, de M. André Gide (1)

Nous nous souvenons de M. André Gide en contemplation devant le *David* de Michel-Ange. C'est il y a peu d'années. Nous nous promenions à Florence et sur la place de la Seigneurie nous croisâmes un homme immobile qui regardait avec une chaude attention cette statue magnifique. Il était indifférent au mouvement de la foule et n'avait de vie que pour ce marbre blanc, ce jeune homme merveilleux qui dresse son corps puissant et svelte devant la pierre grise du vieux palais. Cette statue nous émeut aussi, où s'allient prodigieusement la force et la grâce, où rayonne un beau génie. Nous nous arrêtâmes et bientôt nous reconnûmes l'écrivain que David avait si pleinement conquis. M. André Gide goûtait là une de ces nourritures dont aime à s'apaiser son appétit sensuel et difficile. Nous eûmes garde de l'interrompre. Mais nous pensâmes à ce *Saül* qu'il écrivit il y a aujourd'hui quelque vingt ans et qu'il vient de laisser animer sur la scène du Vieux Colombier.

Que trouve-t-on dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui ressort sensiblement de sa lecture ou de sa représentation ? Un goût vif et certain pour la beauté. M. André Gide a conçu cette tragédie sans doute par une même attirance que celle qui l'immobilisait, en un de ces matins toscans chers à Ruskin, devant l'œuvre d'un maître. Il a été aimanté par la beauté de la légende biblique, l'a portée quelque temps en lui, lui a donné des contours nouveaux et nous l'a rendue travestie de ses sentiments propres. Il ne faut pas être dupe d'une honnête modestie et de cet avertissement de M. André Gide : « Je n'ai presque fait ici que mettre en scène ce qui reste incomparablement raconté dans les deux livres de Samuel. » Et encore : « Les quelques beautés qui peut-être se trouvent dans mon drame, c'est à la Bible que je les dois. » Le *Saül* de M. André Gide n'est pas le Saül biblique. La péripétie tragique n'en est pas tout à fait la même ni la signification secrète non plus.

Quel est le Saül de l'histoire ? Un roi faible et haineux qui apprend un jour d'une prédiction qu'il perdra sa royauté et que son fils Jonathan ne lui succédera pas sur le trône. Quel sera l'élu ? Saül le cherche avec inquiétude autour de lui, lorsque paraît le berger David qui défie Goliath et le tue d'un coup de sa simple fronde. Serait-ce ce jeune homme qui aspire à sa succession ? Saül le redoute. Bientôt, en effet, Samuel sacre David et Saül doit lui donner sa fille Michol pour épouse. Le roi déchu cherche dès lors à persécuter son gendre, à le perdre, et c'est l'histoire de cette persécution, de cette vilaine haine qui forme le fond de la légende. Elle ne prend fin que par la mort de Saül, auquel Samuel, évoqué par la pythonisse, a annoncé sa défaite, et qui, son armée mise en pièces par les Philistins, se transperce de son épée.

M. André Gide s'est inspiré de ces grandes lignes mais il ne leur a pas laissé leur caractère historique. Il s'est efforcé d'y trouver un symbole et de le dégager. Ce jeune David qui tue le géant lui est apparu comme une figure divine, comme l'image de la force par la pureté. Il survient quasi nu, n'ayant pour se défendre que cette fronde, que son cœur droit, que cette énergie singulière qu'il semble puiser dans sa virginité sereine. Et Saül, image de la corruption, se prend d'amour pour le berger miraculeux. Il voudrait posséder cette force jeune, s'y laver de ses taches ignobles. Mais voilà qu'à

(1) Théâtre du Vieux-Colombier. — *Saül*, drame en 5 actes d'André Gide, musique de scène d'Arthur Honegger.